RÉPONSE

A L'EXPOSÉ DE LA CONDUITE

DE M. LE DUC D'ORLÉANS.

RÉPONSE

A L'EXPOSÉ DE LA CONDUITE

DE M. LE DUC D'ORLÉANS.

L'Histoire doit observer qu'un prince coupable d'un attentat, est coupable aussi des jugemens téméraires qu'on porte sur toutes ses actions.

Voltaire, siècle de Louis XIV, en parlant des morts prématurées de la famille royale soupçonnée d'avoir été empoisonnée par Louis Philippe d'Orléans, depuis régent de France.

J'AI lu avec le public, M. le duc, l'exposé de votre conduite; cet ouvrage est, il faut en convenir, on ne peut plus adroitement fait; & vos prôneurs gagés, ont tiré pour vous un excellent parti d'une justification que ma conscience me dit encore être impossible. A portée de vous connoître, par mes relations près de vous, ami de la vérité, aux dépens de laquelle je ne sçus jamais rien sacrifier, souffrez que je vous

réponde, je le ferai, j'ose vous le promettre sans fiel, sans aigreur. Pour que vous ne m'accufiez pas d'exagération dans mes reproches, je ne vous opposerai que des faits bien conftans, bien avérés, auxquels je tâcherai de n'ajouter même aucune espece de commentaire. Enfin je vous suivrai pas à pas dans ceux des momens de votre vie, qui ont le plus marqué.

Lors de vos premieres années dans le monde vos compatriotes ne vous confidéroient encore que comme un de ces libertins que la fougue des paffions égare, mais que l'âge & la raison ramenent : Quand, à la mort du jeune Lamballe, un cri d'indignation se fit entendre, on voulut, rappellez-vous en, que cette mort fut l'effet de vos combinaisons, vous convoitâtes la place de grand-amiral, & on dit que vous ne vouliez rien laisser échapper des dépouilles de l'infortuné que vous veniez d'immoler. Vous l'euffiez obtenue, fi votre courage eut répondu à votre ambition ; mais dès que vous vous mîtes sur les rangs, on jugea tout ce dont ; vous étiez capable, & ce fut malgré nous, que nous vous dûmes alors la journée d'Ouessan qui fit, finon la honte de notre pavillon, au moins, le désespoir de nos plus braves marins.

S'il eft vrai, comme tous les bons politiques en sont convenus, que ce combat, dont le gain sans vous, ne pouvoit être douteux pour la France, eut terminé une guerre, qui depuis à coûté tant de sang & d'argent, vous voyez dès votre début, quelle obligation vous eut votre patrie.

L'action étoit à peine finie, que nous vous

vîmes devançant tous les courriers, semer vous-même le bruit de vos succès, recevoir sans pudeur dans tous les lieux publics les applaudissemens que vous saviez bien n'avoir pas mérité, & soutenir ensuite avec le même front, les huées dont on vous accabla lorsque la vérité fut connue.

Ce fut probablement à cette insouciance sur l'opinion publique, dont vous vous accusez, que nous dûmes cette premiere esquisse de votre caractere ; je ne crois pas au surplus qu'il fasse votre éloge. Jamais l'homme de bien en effet ne pût être insouciant sur l'opinion qu'on a de lui ; & plus il est élevé en dignité, plus il sent qu'il est important de la fixer en sa faveur.

Déjà nous oublions vos exploits d'Ouessan, & un prince qui paroissoit n'avoir d'autre inclination que celle de végéter bassement dans des lieux de débauche, lorsque vous rappellâtes une seconde fois notre attention ; vos constructions du Palais-royal, attirerent sur vos voisins la compassion, l'attendrissement de tout Paris, & nous vîmes avec chagrin un méprisable calculateur, dans un grand, qui foulant aux pieds les obligations que lui imposoit le rang qu'il occupoit alors parmi nous, comptoit pour rien la ruine de tout ce qui l'entouroit, pourvu qu'il s'enrichit.

Une ville où les événemens se succédent avec rapidité, ne peut pas fixer long-temps ses habitans sur un même objet. Après avoir plaint vos voisins ruinés, nous finîmes par applaudir à l'élégance de vos nouveaux bâtimens, & l'ingénieuse attention qu'avoient apporté vos archi-

teſtes, pour pouvoir loger commodément & vous entourer de l'espece de gens avec laquelle vous-vous êtes fait la douce habitude de vivre, n'échappa point à nos observations.

Déjà vos boutiques étoient louées & remplies de marchands, chez lesquels nous allions admirer ces jolis riens dont Paris abonde. Lorsqu'une troiſieme fois vous reparûtes sur la scene, pour y donner l'exemple de l'escroquerie la plus rafinée. Nous apprîmes en effet, avec indignation que l'antre de Thémis retentissoit d'environ trois cent procès que vous souteniez contre des malheurenx, que par une subtilité de chicane vous prétendiez expulser & ruiner, après leur avoir fait des baux & reçu des pot-de-vins conſidérables. Ce tour à la vérité n'eſt pas le seul de ce genre qu'on puisse vous reprocher [1]. J'ignore ſi ces procès ont été jugés & je passe à l'époque à jamais mémorable dans notre hiſtoire sur les événemens de laquelle vous cherchez à vous juſtifier. Voyons ſi votre conduite a été auſſi pure que vous le prétendez,

Les parlemens, d'après le vœu dela nation entiere demandoient à grands cris les états généraux, & les murmures du peuple, lors de l'enregiſtrement

---

(1). *Un jour M. le duc commande à ſon bijoutier une paire de boucles, dont le prix étoit de 40000 livres, & la livraiſon à une époque prochaine, les boucles faites, M. le duc qui convient de leur beauté & de la modicité du prix, n'en veut cependant plus. Le bijoutier qui pour exécuter l'ou-*

forcé de deux impôts désastreux firent croire à vos confidents, qu'ils pouvoient tirer parti pour eux delà circonstance. Bien-tôt ils se firent des projets de grandeur qu'il échaffauderent sur la vôtre.

Dans le lit de justice tenu au mois de Novembre 1788, on vous força malgré vous, à montrer un moment d'énergie qui vous valut un exil au Rincy.

Mais comme un bonne action chez vous fut toujours le prélude d'une mauvaise, vos basses sollicitations pour obtenir votre retour, sans marquer le moindre intéret en faveur de vos généreux collegues, dont un M. Fréteau, fait aujourd'hui l'honneur de l'assemblée nationale, ternirent le peu de gloire que vous vous étiez acquis, & ne fourniront pas de brillants materiaux à vos Panagéristes.

Les états généraux étoient promis & annoncés, Et la France agitée sur la forme de la convocation & la maniere d'opiner, ayant à craindre à

---

vrage commandé, avoit pris des engagemens, supplie M. le duc de lui faire prêter au moins par son tresorier une somme de 20000 livres sur le prix des boucles qu'il offre de laisser en nantissement; mais à cette priere on lui répond par un refus & l'offre néanmoins de les prendre à ce prix, s'il veut les laisser. Le malheureux bijoutier pressé par la nécessité de remplir ses obligations, céde, & le lendemain M. le duc revend à un seigneur étranger ces mêmes boucles 80000 livres.

chaque inſtant des soulevemens, quelle que fût la déciſion que le souverain porteroit, se trouvoit, pour comble de maux accablée par le plus cruel & le plus long des hivers.

Vos amis crurent encore avec raison (leur ſiſtême connu depuis paroissant être de tout detruire pour vous faire Parvenir à la tête du gouvernement) qu'il falloit avant tout vous concilier la faveur populaire.

M. de Limon votre intendant écrivit en votre nom une lettre à M. le curé de saint Euſtache dans la quelle vous promettiez aux malleureux les plus abondans secours, dont vous faiſiez ce paſteur vertueux, le dispensateur & le dépoſitaire.

M. Le curé de saint Euſtache, sur la foi de votre promesse, en rendant publique votre lettre, invita tous les infortunés, sur lesquels vous paroiſſiez-vouloir répandre vos bienfaits à recourir à lui ; & queſt-il-arrivé, c'eſt que lors qu'il vous a presenté l'état de sa dépense montant à une modique somme de 60000 livres, vous n'avez pas eu honte de lui offrir le remboursement seulement de trois mille livres. Ce fait se trouve conſigné, sur les regiſtres même de M. le curé de Saint-Euſtache, aujourd'hui déposé entre les mains des commissaires du diſtrict. Que le peuple dont vous cherchâtes à égarer le cœur, en feignant de vouloir en paroître le pere, sache jusqu'à quel point vous vous êtes joué de sa crédulité, de sa mi-

sere, & de vos engagemens les plus sacrés ; & qu'il apprenne enfin ſi jamais vous fûtes dignes de ses suffrages.

Votre point principal, M. le Duc, dans votre exposé, eſt de nous prouver que conſtamment attaché à la liberté dont vous aviez admiré les heureux effets, dans vos fréquens voyages d'Angleterre, vous ne vous êtes jamais démenti sur cette opinion déjà publique, avant même qu'aucun bailliage eût été assemblé.

Je ne sais pas ſi cette profeſſion de foi de votre part, en imposera, pourtant, je puis assurer qu'elle ne produira pas cet effet sur moi ; je n'ai jamais confondu vos opinions avec la conduite des intriguans qui vous entourent, & qui, dans un tems où il n'étoit pas toujours permis de dire la vérité, avoient cru leur intérêt pour devoir vous faire déclarer le protecteur des écrits de nos meilleurs patriotes.

Ce qui m'a toujours convaincu que ces opinions quoique répandues sous votre nom, ne pouvoient être les vôtres, c'eſt que toutes les fois que j'ai voulu vous examiner, comme ami de la liberté, j'ai toujours été obligé d'en distinguer pour vous, & l'usage & l'abus; par l'un nous nous montrons véritablement hommes ; & par l'autre, nous en dégradons le caractere. Ne connoître rien de sacré pour arriver à son but, fouler aux pieds tout ce que les autres respectent, être indifférent sur l'opinion bonne ou mauvaise qu'on peut faire prendre de soi, telles sont les marques auxquelles on a pu vous reconnoître, & croyez vous que ce soit celles

sur lesquelles sont assises les bases de la liberté sociale.

Mais, pardon monsieur le duc, je sens que je m'égare dans des disgressions morales, lorsque ce sont des faits que j'ai promis.

Vous vous faites une gloire, & je suis loin de vous la contester; d'être l'un des premiers gentil-hommes qui soit descendu dans la chambre du tiers, pour la vérification des pouvoirs; mais tant que cette question de la vérification n'a point été décidée, avez-vous jamais dans votre chambre élevé la voix, en faveur de ce qu'on appelloit le tiers? sans doute votre suffrage pouvoit être puissant, & la seule fois que vous ayez osé perdre la parole pour faire une motion qu'on venoit de vous remettre écrite, quoiqu'elle ne respirât que le plus pur patriotisme, votre voix en voulant la prononcer, foiblit dès les premiers mots : écolier inhabile il fallut reprendre la leçon de vos mains.

Les journées des 13 & 14 juillet sur lesquelles vous passez avec rapidité, furent celles qui assurerent notre révolution. Votre buste qu'un peuple nombreux avoit promené dans Paris, & votre nom étoient le signal du ralliement. On a prétendu que vos émissaires avoient payé ce peuple, & qu'on n'attendoit qu'un moment favorable pour vous faire proclamer Roi. Je n'attesterai point des faits dans l'obscurité desquels je ne veux pas même pénétrer, mais répondez : votre conduite les démentoit-elle? ni l'un ni l'autre de ces jours vous ne vîntes à l'assemblée nationale, quoique le président; M. de la Fayette, y eût fait agiter ces sublimes

queſtions des droits de l'homme qui immortaliseront à jamais la gloire du nom François.

Seulement, le premier de ces jours, vous parûtes en public, avec ce ton d'audace, qui sembloit promettre une victoire prochaine; & le second, sur l'assurance que vous eûtes probablement de l'impoſſibilité d'exécuter vos projets. Vous vous renfermâtes avec quelques amis que vous suppliâtes à genoux, d'implorer la clémence du Roi pour vous; enfin dans le trouble où la frayeur vous avoit mis, vous allâtes jusqu'à écrire au baron de Breteuil, une lettre dans laquelle, en lui rappellant que son pere avoit été intendant du Vôtre, vous *le conjuriez au nom de l'union qui a toujours régné entre vos deux maiſons.* (Ce sont vos termes) de supplier le roi de vous rendre ses bontés..

Je ne vous accuse point: mais tâchez, s'il eſt poſſible, d'expliquer une conduite qui ne prouve que trop que vous étiez coupable, & que ce n'étoit pas sans votre aveu que le peuple forçoit les armes à la main, les citoyens de Paris, de crier *Vive le duc d'Orléans, il ſera notre Roi.*

La nomination de M. Bailly a la tête de la municipalité; & celle de M. de la Fayette, pour commander les gardes nationales, & l'avenue du Roi à l'hôtel-de-ville le 17 Juillet, rendirent à la capitale un calme qui se soutint assez constamment, à quelques rumeurs près & dans lesquelles votre nom se trouvoit toujours mêlé, Jusqu'au 5 Octobre, malgré les horreurs de la disette dont nous étions à chaque inſtant menacés. Je ne peindrai pas les scenes affligeantes qui se passerent à Versailles à cette

époque, qu'il faudroit effacer de nos annales. le public les a connues. Je n'oublierai point que c'eſt à l'exposé de votre conduite que je réponds; c'eſt donc vous seul que je suivrai dans ces jours déſaſtrueux.

Vous vous rendites, dites-vous à Paris, le samedi au soir, trois octobre, suivant votre usage, pour ne retourner à l'assemblée nationale que le lundi matin; Que ce jour vous ne pûtes partir, parce que vous fûtes retenu à Paris pour le travail que aviez à faire avec quelques personnes de votre maison; qu'enfin vous vous mîtes en route le mardi matin, sans avoir appris aucun des événemens de versailles, & que ce ne fut qu'en entrant sur le pont de Sèves, que rencontrant les têtes des malheureuses victimes du peuple, vous sçutes qu'il avoit été commis des crimes.

Je ne descendrai point dans l'intérieur de votre maison pour vous accuser, je le répète, de ces crimes que le public vous a imputés, mais sur lesquels je n'ai pas contre vous, personnellement, de preuves authentiques.

Il exiſte une procédure au Châtelet qui doit déſigner des coupables, je ne la connois point; mais les complots ourdis pour faire livrer aux flammes le Châtelet, & ceux qu'on continue encore pour l'empêcher de suivre cette même procédure, prouvent de quelle conſidération sont ces coupables.

Je ne sais pas précisément quelle fut l'espece d'affaires à l'expédision desquelles vous vous livrâtes le dimanche 4 Octobre, tout ce que je sais, c'eſt que je ne dirai pas, le jardin du Pa-

lais-Royal, qui depuis si long-temps étoit le foyer de toutes les séditions, mais votre propre maison, fut dans une rumeur continuelle, vos gens avec, & sans votre livrée, alloient à chaque instant dans toutes les extrémités de Paris, où se trouvoient postés vos confidens, & vous instruisoient de ce qui s'y tramoit : Tout ce que je sais enfin, c'est que le lundi 5 Octobre vous ne passâtes point, comme vous voulez le faire croire, la journée à Paris, mais posté au milieu du bois de Boulogne, près de la pyramide, & entouré de dix ou douze Jokeis, vous détachiez tantôt l'un, tantôt l'autre pour Paris & Versailles, pendant que le sieur *Laclos* & quelques-uns de vos autres intimes, partoient déguisés en femmes, & entraînoient avec eux le peuple, qu'ils excitoient au carnage.

Je veux croire que vous avez passé chez vous la nuit du 5 au 6 octobre, mais expliquez s'il est possible, cette promenade nocturne, de madame la duchesse, rencontrée à trois heures du matin, suivie d'une seule femme, sur la terrase des thuilleries. Etoit-ce simple curiosité sur les événemens de la nuit, ou étoit-on parvenu à corrompre cette Princesse, dont la France, auparavant aimoit tant à exalter les vertus? (1).

Vous ne nous parlez pas, de l'impression délicieuse, que produisit sur vous le spectacle des têtes que vous rencontrâtes sur le pont de Sêve.

---

(1) *Comme je me pique de la plus exate vérité, je n'attesterai point ce fait, mais j'observerai seulement que tel a été le bruit de tout Paris.*

vous seul, peut être, étiez capable de montrer une joie insultante, dans ces momens de carnage & de désolation qui firent détourner de dessus vous, avec horreur, les yeux de différentes personnes, & sur-tout d'une femme que vous saluâtes dans sa voiture sur la route de Sêve à Versailles.

Vous arivâtes, dites-vous assez à temps pour participer au décret qui déclaroit l'assemblée nationale inséparable dela personne du Roi, mais vous ne dites pas qu'avant de vous montrer à l'assemblée, vous aviez vu l'évêque d'Autun & M. de Biron; que sur-tout dans le sallon d'Hercule vous aviez eu une fort longue conversation avec M. Duport dont le patriotisme depuis sa liaison avec vous, a paru si suspect; que pendant cette conversation malgré le ton qu'il sembloit prendre pour vous rassurer, on vous vit pâle & tremblant, vous qui un moment au paravant, aviez affecté tant de sérénité. Votre ame impassible sur les maux d'autrui, ne laissa plus voir que la pusillanimité qu'on vous reprocha toujours.

Si vous étiez étranger aux malheurs de cette journée, pourquoi ne fites vous que paroître un instant, la terreur peinte sur le visage au milieu des députés & repartîtes vous aussi-tôt pour Paris? enfin quel étoit votre but en apostant un homme sur la route de Versailles, qu'on vit partir comme un trait, & se rendre chez vous pour vous annoncer qne la Famille Royale arrivoit. Vous eussiez dû nous dire du moins de

quelle espece étoit l'intérêt que vous preniez à cette arrivée, dont vous vous faisiez informer si exactement.

Je ne considere point si les projets qu'on vous a supposés pouvoient ou non s'exécuter; je conviendrai même avec vous que leur réussite étoit impossible, & que vous vous trouviez dans une circonstance bien moins favorable que votre ayeul, auquel il ne restoit plus qu'un meurtre à commettre pour arriver au trône, la branche espagnole une fois écartée; mais pourquoi faut-il que toutes vos démarches ayent été dirigées de manière à vous faire croire coupable.

C'est en comparant ces démarches avec les événemens que la France entière, malgré les ménagemens du Roi, n'a pas pris le change sur votre prétendue mission en Angleterre; & vous même, malgré le style astucieux de votre écrit, convenez que vous vous expliquez trop mal-adroitement sur cette mission pour qu'on puisse y croire.

Vous avouez que M. de la Fayette, dans une entrevue que vous eûtes avec lui chez Madame de Coigny, vous déclara qu'il falloit, pour maintenir la tranquillité publique, que vous quitassiez la France; mais cette entrevue n'est pas la seule que vous ayez eue avec M. de la Fayette; vous en avez eu deux autres, l'une chez le Roi & l'autre chez lui. Tout Paris a su qu'en sortant de chez le Roi, vous vous étiez trouvé mal, & que chez M. de la Fayette, après lui avoir parlé dans l'embrasure d'une

croisée, vous fûtes dans la même situation, qu'il fallut, pour vous remettre, ouvrir portes & fenêtres, & qu'après vous être assis un instant pour reprendre vos sens, tout ce que vous pûtes faire, fut de vous traîner jusqu'à votre voiture.

Que s'étoit-il donc passé de si terrible entre vous & M. de la Fayette, dans ces deux entrevues? pour rendre votre justification complette, vous nous expliquerez au moins la cause de cette frayeur.

Il n'est personne qui ne rende justice à la loyauté du commandant général, & quand on le voit déclarer lui-même, d'après votre propre aveu, qu'il faut que vous vous absentiez, & non-seulement ne pas prendre contre vos accusateurs votre défense, quand vous sollicitez après six mois d'éloignement, votre retour, mais monter à la tribune de l'assemblée nationale, pour y dire, qu'il croit encore votre absence nécessaire. *Il faut bien qu'il ait la conviction que vous êtes coupable.*

En publiant une justification, M. le Duc vous avez nécessairement prétendu entrer en lice contre quiconque vous refuteroit. J'espere que pour vous dispenser de me répondre, vous ne me rangerez point dans la classe de ceux que vous appellez vos calomniateurs.

Le plus ardent de mes vœux seroit, je vous le proteste, de vous voir innocent.

Amplius lava te.